

NOTE

Sur l'ethnographie du nord de l'Afrique.

M. le secrétaire général donne lecture de la lettre suivante qui lui a été adressée par M. le général Faidherbe.

Bone, le 25 janvier 1870.

J'ai l'honneur de vous envoyer une notice très-intéressante de M. Sargent, qui a trait à l'ethnographie du nord de l'Afrique et que j'encadrerai dans quelques réflexions, pour en faire ressortir l'intérêt auprès des personnes non initiées au sujet traité.

Si nous n'en sommes plus au temps (avant notre conquête de l'Algérie) où tous les habitants du nord de l'Afrique étaient désignés par les Européens sous le nom de *Maures*, et où les gens qui ne les avaient pas vus les croyaient tous noirs, on peut dire que jusqu'en ces derniers temps les personnes qui ne connaissent que superficiellement ces contrées croient généralement que ses habitants sont tous, ou à peu près tous, des *Sémites*, des *Arabes*.

Bien des documents officiels ont malheureusement été établis sous l'influence de cette erreur ethnographique.

Cependant, depuis nombre d'années, la lumière se fait peu à peu sur cette question et l'importance de l'élément *non arabe* s'affirme de plus en plus.

Dans une statistique publiée à la suite de sa grammaire touarègue, le colonel Hanoteau a montré que sur 2 500 000 habitants, l'Algérie comptait 850 000 indigènes qui ne parlent même pas l'arabe et qui n'ont rien de commun avec la race arabe; et, sur les 1 650 000 qui parlent arabe, il y en a plus de la moitié (exemple frappant: le cercle de

Djidjelli) qui a adopté cette langue avec l'islamisme, mais qui n'est pas non plus de race arabe.

En un mot, en Algérie, il n'y aurait peut-être pas plus de 500 000 vrais Arabes, ce qui ferait un cinquième de la population indigène.

Si, au lieu de l'Algérie, on considère l'ensemble de la Berbérie (États barbaresques), on pourrait peut-être dire que sur les 12 millions d'habitants environ qui s'y trouvent, il n'y a pas plus de 2 millions d'Arabes.

Les 10 autres millions sont les descendants des populations qui habitaient ces contrées lorsque les Arabes les envahirent, à partir du septième siècle.

Ces populations, avant cette époque, avaient été soumises depuis les temps historiques à bien des révolutions, des invasions, des conquêtes, des dominations étrangères; et pourtant il semble qu'elles n'avaient été que légèrement modifiées par le contact ou la domination des Phéniciens, des Grecs, des Romains et des Vandales. Mais, plus anciennement, avant nos époques historiques, c'est-à-dire vers les treizième, quatorzième siècles avant Jésus-Christ, il semblerait qu'elles avaient été plus profondément bouleversées par une formidable invasion de gens du nord de l'Europe venus certainement par l'Espagne et peut-être par l'Italie et la Grèce.

La population qui habitait la Libye à l'époque de cette invasion était sans doute de même race que celle du midi de l'Europe, blanche de peau, mais au teint bilieux, aux yeux et aux cheveux noirs, de taille moyenne, un peu ramassée, la face non allongée, le nez court et les mâchoires assez fortes, le crâne franchement dolichocéphale.

C'est encore là le portrait de la grande majorité des indigènes non arabes; seulement beaucoup d'entre eux présentent depuis le moyen âge des traces évidentes d'altération par le mélange avec la race noire.

Les envahisseurs venus du nord de l'Europe étaient, eux, de farouches guerriers, de haute taille, à la peau très-blanche, au teint coloré, aux yeux bleus ou au moins clairs, aux cheveux blonds, au crâne dolichocéphale, au visage ovale, au nez assez long et bossu, mais un peu élargi aux narines au lieu d'être pincé comme le nez sémite : en un mot, le type kymrique.

Aujourd'hui, parmi les indigènes non arabes, on trouve encore dans une certaine proportion des blonds ou des châains de ce type. Cela dépasse rarement la proportion de 1 sur 10. Cependant cette proportion est dépassée, par exemple, dans certaines tribus de l'Aurès et principalement dans les Ouled-Jacoub, fraction des Amamra.

Ces blonds avaient sans doute dominé, subjugué les indigènes libyens, puis ils s'étaient fondus avec eux et leur langue disparut devant la langue indigène (le berbère). C'est du moins notre opinion.

Ces envahisseurs blonds, nous ne doutons plus aujourd'hui de leur existence, des documents historiques égyptiens nous les ayant révélés sous le nom de Tamhou, en nous transmettant même leur image. Ils étaient tatoués et n'avaient pour vêtements que des peaux de bêtes. Ce sont ces blonds qui ont couvert la Libye de dolmens sur lesquels plusieurs travaux ont été dernièrement publiés.

Ces dolmens, les indigènes qui parlent arabe les appellent aujourd'hui les tombeaux des *Djouhala*, et on fait généralement dériver ce mot de la racine *djahila* (*être grossier, ignorant, par extension païen*).

Mais je dois dire que M. le capitaine du génie Hennebert, dans une note ethnographique faisant suite à un travail d'art et d'histoire militaires qui est sous presse à l'imprimerie impériale, émet une hypothèse qui m'a beaucoup frappé. Ce mot *Djouhal*, dit-il, n'est-ce pas le mot *Gall* corrompu par les siècles et arabisé ? Il est certain que les

Arabes remplacent le *g* par un *djim* (*Senhadja* pour *Zénaga*).

L'aspiration légère qui est au milieu du mot *Djouhal* n'est pas une forte objection contre cette hypothèse. Ce mot *Djouhal*, de même que le mot *Guedal*, nom d'une tribu berbère du désert marocain, qui ressemble tant aux noms *Gadhel*, *Gaël*, *Gall*, noms anciens des habitants de la Gaule, serait donc le nom des envahisseurs blonds, constructeurs de dolmens, qui aurait survécu depuis trois à quatre mille ans.

Si l'on est peu d'accord sur les valeurs des mots *Kymris*, *Belges*, *Celles*, *Galls*, etc., il n'en est pas moins certain que ce mot *Gall*, resté comme nom à notre pays, est probablement le plus ancien de tous, et quoique des écrivains aient voulu l'appliquer exclusivement à la portion petite et brune des habitants de la Gaule, leur thèse n'est pas suffisamment démontrée ni acceptée, et ce mot a très-bien pu désigner les hommes grands et blonds du nord de la Gaule.

Dans cette question d'identification des blonds de la Berbérie avec les blonds du nord de l'Europe, la crâniologie, quand elle sera plus avancée, pourra tirer parti de la collection de crânes que j'ai extraits des dolmens de Roknia et donnés à la Société de climatologie algérienne, de même que des centaines et des milliers qu'on pourrait encore extraire de cette nécropole mégalithique.

Mais j'en reviens à l'objet de ma lettre. Quand j'eus fait mes travaux sur Roknia, localité qui se trouve sur le territoire de l'annexe de Jemmapes, M. le lieutenant Sergent, commandant de cette annexe, voulut bien, de son côté, faire des recherches sur les populations des environs, afin de voir si l'on découvrirait quelque chose sur l'origine des noms.

Ces recherches ont amené une découverte inattendue et très-singulière, celle d'un groupe de population qui se prétend carrément descendant des Djouhala.

Mais ici laissons parler M. Sargent :

« Les environs de Roknia sont aujourd'hui occupés par les Beni-Ahmed, tribu originaire de Djidjelli, venue au commencement de ce siècle dans le bassin de l'oued Meziel. Les Beni-Ahmed chassèrent de Roknia les Hedaddja, tribu d'une vingtaine de familles, qui, refoulées, allèrent s'installer dans la partie supérieure du pays de Meziel, de Fedj-Selsela à Fedj-el-Brima, sur les pentes du Bou-Asloudj et du Debagh, où elles demeurent encore aujourd'hui.

« Les Hedaddja assurent que leurs ancêtres ont de tout temps habité Roknia, tandis que toutes les tribus voisines semblent parfaitement connaître le point des hauts plateaux ou de la petite Kabylie d'où sont sortis leurs pères. Ils ne savent rien de particulier sur les grottes et les tombeaux mégalithiques de Roknia, qu'ils disent avoir été les demeures et être les lieux de sépulture des *Djoughala*. Ils se récrient bien fort lorsqu'on émet devant eux l'opinion qu'ils sont peut-être les descendants des *Djoughala*. Aucun caractère ne les distingue des autres indigènes du pays. Parmi les quarante tribus dont la réunion forme le Zerdeza, il n'en existe, outre les Hedaddja, qu'une seule qui se prétende autochtone, c'est celle des Denhadja.

« Les Denhadja comptent sept familles, installées dans la petite vallée de l'oued Aïn-el-Halleb, affluent du Safsaf. Ils s'intitulent fièrement *Ouled-el-Djoughala*. Leurs voisins, lorsqu'ils veulent les insulter, leur donnent aussi ce nom. Leurs traditions remontent jusqu'au commencement du dix-septième siècle, à l'époque où vivait le plus célèbre de leurs aïeux, Gasseem ben Chabbi.

« Ils étaient puissants alors et dominaient sur tout le pays situé sur la rive droite du Safsaf, au-dessus de la gorge du Sba-Ergoud, jusqu'aux crêtes qui séparent ce bassin de celui du Fendek.

« Chez les Hazebra, on montre, sur les bords du Safsaf, un rocher appelé *Guelat-el-Djeheli* (singulier de *Djouhala*). En ce point se tenait autrefois un *Djeheli* d'une force extraordinaire, comme ils étaient tous d'ailleurs. Il barrait le chemin resserré entre le rocher et la rivière, et tout passant ne pouvait continuer sa route qu'après lui avoir payé un droit. Un jour deux des plus braves parmi les Hazebra formèrent le projet d'en délivrer le pays. Chacun d'eux prit une énorme massue, et ils se dirigèrent de son côté. Ils attendirent le moment où le *Djeheli*, couché à plat ventre, buvait à la rivière, pour s'approcher vivement de lui et lui asséner sur la tempe chacun un violent coup de massue. Le *Djeheli*, aussi peu ému que s'il avait été simplement piqué par une mouche, relevant de sa main droite sa chéchia qui lui était tombée sur les yeux, se tourna vers ses agresseurs et leur demanda tranquillement ce qu'ils voulaient. Les Hazebra, saisis de crainte en reconnaissant le peu de succès de leur attaque, laissèrent tomber de leurs mains leur argent et s'enfuirent à toutes jambes.

« Un autre *Djeheli*, très-redouté des Ouled-Messaoud, les soumettait à une autre vexation. Il avait construit au-dessus d'Aïn-el-Ansher un échafaudage à la partie supérieure duquel il avait suspendu un grand coffre lui servant de lit. Il avait coutume d'y faire la sieste, et les femmes des Ouled-Messaoud ne pouvaient puiser de l'eau à la fontaine qu'après l'avoir bercé quelque temps.

« Il existe d'autres traces des ancêtres des Denhadja dans les pays voisins qu'ils ont occupés autrefois. Près de Sidi-Ahmed-ben-Yousef, sur les crêtes entre le Safsaf et le Fendek, se voit une trauée de pierres de toutes dimensions. Elle a 30 mètres de longueur sur 1^m,50 de largeur. Les indigènes l'appellent *Gueber-el-Djeheli* (tombeau du *Djeheli*); à côté se remarquent les restes de deux tombeaux mégalithiques dont les tables ont été renversées. Au

sommet du djebel Gueltara, une autre trainée de pierres porte le nom de *Gueber-Benhou* (tombeau de son fils). Enfin, sur la rive droite de l'oued El-Ansher, s'élève un beau tombeau mégalithique que les Denhadja eux-mêmes désignent sous le nom de *Kser-el-Ghoula* (le château de la Goule).

« Les tribus campées autour des Denhadja étaient autrefois toujours en guerre avec eux. On les traitait de païens et les marabouts prêchaient la guerre sainte contre eux.

« La lutte avait souvent un caractère d'acharnement inaccoutumé entre musulmans. Lorsqu'ils étaient faits prisonniers, ils étaient égorgés dans les gourbis des vainqueurs, appelant par ce sacrifice la bénédiction de Dieu sur leurs demeures. Leurs enfants n'étaient jamais épargnés. C'est ainsi qu'après une razzia, les Ouled-Messaoud, victorieux, atteignirent une des filles de Gasseben Chabbi, qui se sauvait emportant sur son dos son jeune frère Sulthan. Ils massacrèrent sans pitié cet enfant de dix ans.

« La raison pour laquelle les voisins des Denhadja les traitèrent en païens, c'est qu'ils ne purent jamais les faire renoncer à une coutume qu'ils tenaient de leurs pères, celle de dresser dans leurs cimetières des *pierres levées* appelées *s'nob*. Lorsque les Ouled-Messaoud et les Hazebra, leurs principaux ennemis, les avaient battus, ils renversaient ces pierres et les jetaient dans les ravins. Lorsque la paix était faite et que les Denhadja rentraient dans leur pays, ils dressaient de nouveau leurs *s'nob*, alignés sur un rang, dans leur principal cimetière, sur les hauteurs qui séparent l'oued Ain-el-Halleb de l'oued Khamis. Par suite des attaques répétées de leurs nombreux ennemis, la puissance des Denhadja diminua. En 1835, après une lutte acharnée, réduits à un petit nombre de familles, ils furent contraints de quitter l'oued Ain-el-Halleb et de se retirer dans la vallée de l'oued Haddarat,

que descend de Ras-el-Ma à Saint-Charles la route de Bone à Philippeville. Les Ouled-Messaoud brisèrent leurs *s'nob*, qui étaient au nombre de six.

« En 1838, les Français étant venus de Constantine occuper Philippeville, les tribus voisines de ce point et du poste d'El-Arouch oublièrent, devant l'ennemi commun, leurs inimitiés. A la faveur de cet apaisement, les Denhadja quittèrent l'oued Haddarat et rentrèrent dans leur pays. Ils dressèrent dans leur cimetière une pierre qui existe encore, et qui est appelée *S'nob Gasse*, du nom de leur ancêtre le plus célèbre. C'est une pierre provenant d'une petite construction romaine du voisinage. Elle est enfoncée en terre de 30 centimètres et s'élève au-dessus du sol de 1^m,20.

« Les Denhadja sont aujourd'hui aussi bons musulmans que leurs voisins. Cependant ils attachent une idée superstitieuse à leur *s'nob* ; si quelque Messaoudi ou Hazebri venait la renverser, ils s'empresseraient tous d'aller le relever.

« Aucune pratique religieuse particulière ne distingue les Denhadja des autres indigènes.

« Avant l'occupation française, l'état de guerre permanent dans lequel ils vivaient les forçait de se marier entre eux. Ils étaient alors tous *blonds à yeux bleus*. Un espion Denhadji était vite reconnu à ces signes dans les tribus voisines.

« Aujourd'hui aucune famille n'est Denhadja pur sang ; aussi les yeux bleus sont rares ; il n'en existe plus que chez trois individus ; une vieille femme, un homme fait et une petite fille de dix ans. Les cheveux et les sourcils sont châtaines chez les hommes et souvent presque blonds chez les enfants.

« Les Denhadja et les Hedaddja ne se connaissent point. Les Denhadja n'ont jamais entendu parler de Roknia. Un

fait semble prouver qu'ils ont eu autrefois des relations avec les indigènes de Meziat. A une époque reculée, chassés de la vallée du Salsaf, ils se sont réfugiés dans celle de l'oued Moudjer, où se trouve un jardin de jujubiers plantés par eux. Or l'oued Moudjer n'est que la partie inférieure de l'oued Meziat.

« Le pays actuel des Denhadja est séparé de Meziat et de Roknia par le bassin de l'oued Fendek. Sur les hauteurs entre le Salsaf et le Fendek se trouvent les Gueber-el-Djeheli et Gueber-Benhou, dont il a déjà été parlé. Sur les crêtes qui séparent le bassin du Fendek de celui de l'oued Meziat, on compte une vingtaine de tombeaux mégalithiques à Fedj-el-Khialat, Condiat Sidi-Amarat-el-Demnel-el-Couvrat. »

Jemmapes, 5 décembre 1868.

Le commandant de Jemmapes,

Signé : SERGENT.

Lorsque M. Sergent voulut bien me communiquer cet intéressant travail, je n'eus pas de repos que je n'eusse vu ces Denhadja.

Je les réunis à Jemmapes et les considérai avec la curiosité qu'ils méritent. Je reconnus de suite, comme le dit M. Sergent, que la masse de cette fraction est devenue hétérogène ; se composant de Khammès, de domestiques de toute provenance ; mais la famille même du chef (c'est-à-dire sept ou huit personnes, hommes, femmes et enfants) a un caractère de race qu'il est impossible de méconnaître. Le teint blanc et coloré, les joues charnues, la teinte des yeux, des cheveux, l'ensemble des traits, en un mot, les distinguent essentiellement non-seulement des indigènes bruns de l'Algérie, mais encore des Européens du Midi, et ce n'est que dans nos provinces du nord de la France et dans la Belgique que je retrouve cet air de famille.

Maintenant, j'avoue très-humblement qu'il est bien difficile d'expliquer comment depuis *trois mille trois cents ans* au moins, au milieu de tant de bouleversements, un groupe ethnique ait pu subsister, perdant plusieurs fois, dans cette longue suite de siècles, ses institutions nationales, sa langue, ses religions, et conservant la pureté et la conscience de sa race et même *quelques croyances datant de l'époque des dolmens*.

C'est inouï, mais enfin l'observation est là, faite par un homme intelligent et de bonne foi, et il est bon qu'elle soit connue.

La séance est levée à cinq heures et demie.

L'un des secrétaires : F. DE RANSE.

217^e SÉANCE. — 17 février 1870.

Présidence de M. GAUSSIN.

M. le secrétaire général dépose sur le bureau le troisième fascicule du tome IV (2^e série) des *Bulletins de la Société* (année 1869).

CORRESPONDANCE.

M. Belloguet, chef de division au ministère de l'instruction publique, informe la Société qu'une allocation de 500 francs, pour l'année courante, a été accordée à la Société par M. le ministre.

— Une lettre circulaire d'invitation annonce que la Société de géographie tiendra le 18 février 1870 sa seconde assemblée générale de 1869, dans laquelle on entendra la lecture d'un mémoire de M. Jules Brunet sur *les Japonais chez eux*, et un rapport de M. Maunoir sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1869.